

Georges FELD

MERCKEM

17 Avril 1918

A mes Camarades
du 9^e Régiment de Ligne,
tombés, ce jour-là, pour la
défense de l'Honneur et
des Foyers du Peuple Belge.



J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Bruxelles
RUE NEUVE, 36

Paris
30, RUE DE LILLE

1919

WATERBURY

ML

A

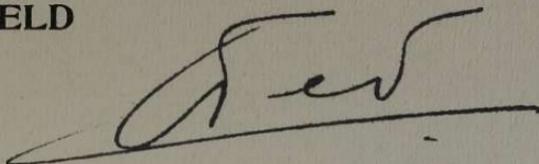
6537

MERCKEM

17 Avril 1918

*Aux Camarades des
libérés en toute cordialité*

Georges FELD



MERCKEM

17 Avril 1918

A mes Camarades
du 9^e Régiment de Ligne,
tombés, ce jour-là, pour la
défense de l'Honneur et
des Foyers du Peuple Belge.



J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Bruxelles

RUE NEUVE, 36

Paris

30, RUE DE LILLE

1919

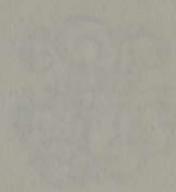
The undersigned do hereby certify that the above is a true and correct copy of the original as the same appears in the records of the Board of Health of the City of New York.

[Signature]

MERCKEN

10 April 1918

A true and correct copy of the original as the same appears in the records of the Board of Health of the City of New York.



10 April 1918

L'Aube

LA nuit va s'achever, l'aube tressaille à peine.

La plaine

Émerge lentement :

Jachères d'un vert-noir, traînes de fange grise,

Immenses trous d'obus dormant,

Eaux mortes qu'un reflet troublant et glauque irise,

Paysage lunaire, épique, désolé.

Au-dessus de la crête au sommet dentelé

S'éparpille et pâlit la course des fusées

Dansantes et rusées.

L'aurorale fraîcheur nous ôte peu à peu
Ce masque aux lignes dures
Porté par ceux
Qui se courbent la nuit sur leur besogne obscure.
On distingue parfois au loin
Des ombres sortant de l'ombre.
La cigarette éclaire moins
Les visages meurtris et sombres.
A ces traits dévastés,
Hauts-reliefs d'une amère et stricte vérité,
Succède, fantômale,
Une face flottante et vague, d'un gris sale.

Les nocturnes rumeurs
Aux douloureuses résonances
Se perdent dans le bruit jeune, joyeux, charmeur
Du réveil familial des choses qui s'avance.
L'aube étourdit notre fatigue. Son baiser
L'allège,
Renouvelle l'éclat de nos regards usés,
Apaisant et frais sortilège.
Un peu de rêve chaste au réel vient s'unir,
Les oiseaux vont chanter, les fossés vont fleurir
Et nous irons dormir !

Les canons,
Ces démons
Des nuits ardentes
Où le Gœthe s'unit au Dante,
Baisseront leur mufle chaud.
Loups et chiens de garde, haro !
Haro ! bêtes carnassières,
A la niche, à la tanière !
Ces sifflements incessants
Qui nous chassent frémissants,
Invisibles lassos giratoires ;
Ces fracas et ces éclats,
Ces fantastiques ébats
Où brament les clairons des gloires illusoires,
Vont finir ;
Et nous irons dormir :
Les gueules rouges vont se taire !
Tout à l'heure elles mordront,
Mordront et déchireront
De la chair et de la terre
Et nous recommencerons
Inlassables lassés, gouailleurs et soumis,
Notre travail énorme et menu de fourmis.
Maintenant, c'est le repos, c'est la trêve.
L'aube se lève,

Tendant ses bras, chargés d'encens, vers l'orient.
L'approche du dieu flamboyant
Suspend à l'horizon de changeantes tentures,
Le pare d'un étrange et somptueux décor,
Traçant au bord du ciel pour sa vierge monture
Un immense chemin de pourpre, pavé d'or.

L'Alerte

DES nuages cuivrés s'étendent, prophétiques,
S'étagent en monceaux, se creusent en portiques.

Soudain

Un bruit sourd, redoublé, précipité, lointain,
Qui fait vibrer le sol et les cœurs se déclanche.

Un long cri passe dans les branches.

L'angoisse prend la gorge dans ses nœuds

Haineux.

Au sein de vagues de bitume

Des forges rougeâtres s'allument.

La terre devient une enclume
Que battent d'effrayants marteaux.
Quelle est la monstrueuse usine
Qui, dans ses fureurs de gésine,
Crache au ciel les débris spumeux de ses étaux ?
Sur quels tréteaux,
Voilés de haillonneuses draperies,
Monte l'orchestre du Néant ?
Quel spectre vient danser dans ce cône géant
De vapeur, de fumée et d'immondes scories ?
La Mort bat le rappel pour de nouveaux amants,
La Mort creuse ses fosses,
La Mort sonne ses noces,
La Mort sourit au choc des éléments.

Le tir s'étend et s'accélère.
Nos canons donnent de la voix :
Rauques abois
D'une meute qui se libère ;
Et la jeune lumière
En précisant le but décuple sa colère.
Cependant ce barrage
D'acier, de clameurs et de rage
Nous apparaît confus, timide, dispersé.

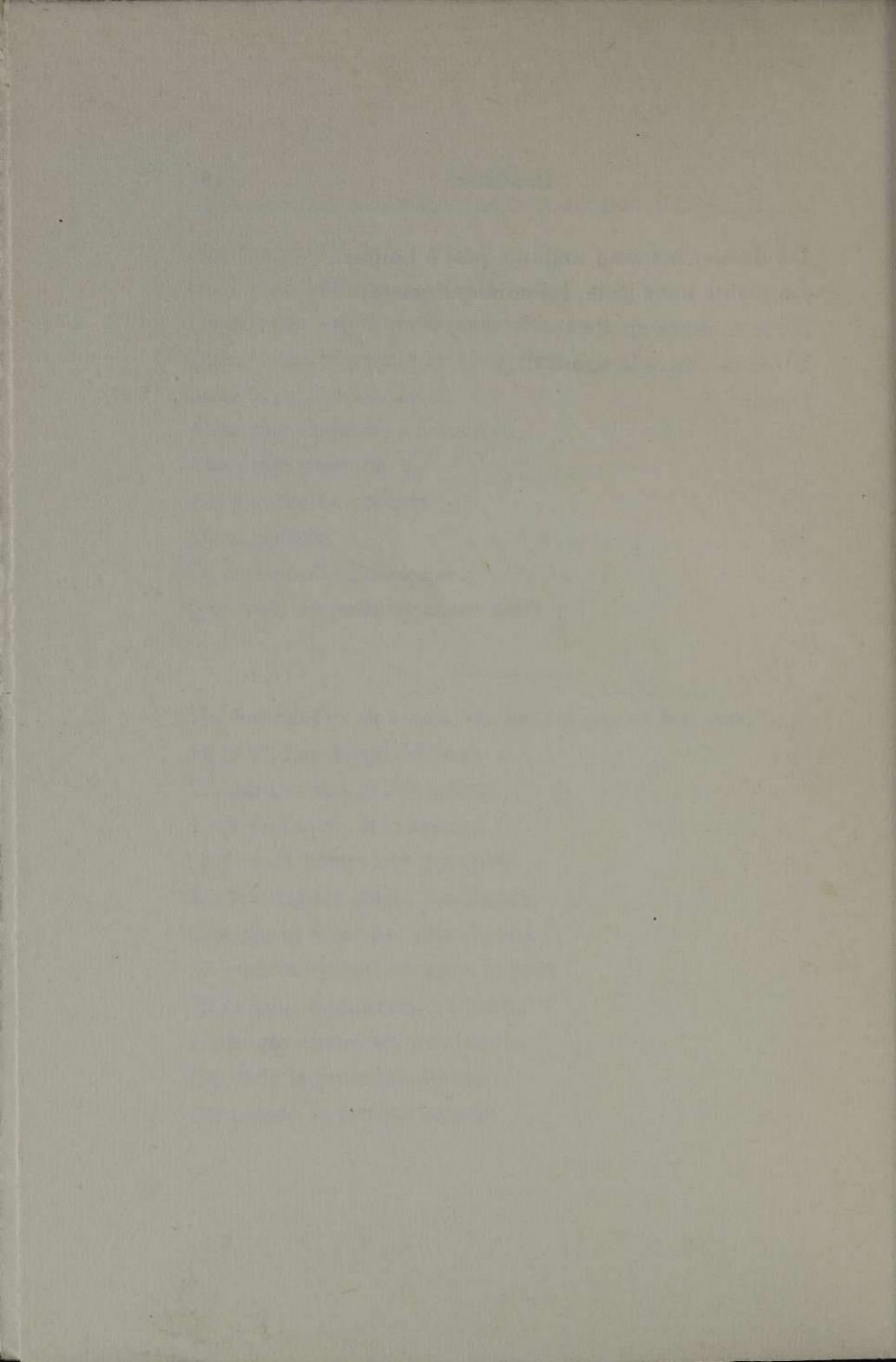
Si déjà le cœur oppressé
Bat plus vite, on doute encore ;
On veut douter.
Mais malgré nous, en nous, cette voix qu'on ignore,
Cette voix que l'ennui des semaines dévore,
Mais qui toujours aux jours de dure vérité
Nous guide et nous enseigne,
Nous dit que près de nous, là-bas, des frères saignent,
Que le Devoir nous veut aussi sur son étal
Pour le grand sacrifice obscur, commun, total.
Courant mystérieux qui traverse nos fibres,
Nous unit comme un lien de fer ;
Pressentiment, frisson, éclair,
Brusque rupture d'équilibre ;
Tragique uniformité !
Le courage, la lâcheté
Fusionnent,
Nous ne formons plus qu'un, l'heure grave résonne,
Dans tous les yeux scintillent des points d'or.

L'un pose son fusil ; un autre se déchausse ;
On mange ; on cause ; on rit ; on s'étend ; on s'endort :
Sommeil menteur, indifférence fausse.
Depuis des jours nous attendons ce jour

Des grands labours
Où l'obus, comme un soc, éventre.
Depuis des jours nous attendons
Qu'en nous la guerre se concentre,
Sans héroïsme fanfaron,
Avec une angoisse instinctive,
Avec une triste fierté,
Avec la ferme volonté
De supporter
Et de refouler l'offensive,
Qui tord les muscles et les nerfs.

Un feu rouge, en avant, un feu rouge, un feu vert,
Puis un feu rouge encore !
Le dernier doute s'évapore.
C'est l'attaque, le mascaret
Qui vient battre nos parapets
De ses vagues grises prodigues,
Cherchant à niveler nos digues.
Et pour nous qui sommes si près
Et si loin, commence l'attente,
L'attente anxieuse, troublante,
Où rôde la peur insultante,
Où rampe la terreur latente

Du danger inconnu toujours prêt à bondir.
La plaine nous isole, immobile, déserte ;
Nous sommes en alerte.
En nous couve le sourd désir
D'agir !



Les Chefs

FÉBRILES un peu, brusques et brefs,
Les chefs,
Ceux qui tiennent en mains nos frêles destinées,
Les maîtres de nos forces ordonnées,
Ceux qui épargnent ou prodiguent nos renforts,
Rythment nos fiers élans, dirigent nos efforts,
Isolés du combat, mais pris dans sa tenaille,
Mais assiégés par tous les cris de la bataille,
Travaillent.

Là, le muscle se tend. Ici, le cerveau vibre.
Ici l'obscur chaos des heures s'équilibre.

Ici viennent s'accumuler
Les renseignements, les demandes,
Les appels confus et troublés
Que la Panique au loin débande,
Les refus, plus pesants que des chapes de plomb,
Les faux-bruits, ces grélons.

Les chefs sont les maîtres de l'heure,
Les esclaves de l'imprévu ;
Il les fascine et souvent il les leurre,
A peine l'ont-ils entrevu.
Le présent à leurs yeux se déforme, s'altère.
Ouvriers d'un futur qu'un instant accomplit,
Dont ils sont les dépositaires,
Un moment d'hésitation les avilit.

Vous les guidez mais autant qu'ils vous guident,
Officiers, qui menez vos hommes à l'assaut,
Reculez, progressez de ressaut en ressaut ;
Votre geste peut se passer d'être lucide
Et se suffire d'être beau
Et s'illustrer d'être intrépide.
Les chefs doivent briser

Leurs nerfs, tout prévoir, tout juger, tout oser,
S'accrocher au succès, dérouter la Déroute,
Soumettre à leur vouloir
La fatigue, étouffer l'écho tremblant du Doute,
Les conseils affolés des brusques désespoirs.
En eux c'est le Pays tout entier qui s'incarne.
Et si le sort s'acharne
Le devoir les oblige à lutter corps à corps,
Encor,
Contre le sort!

Derrière la crête maudite
Le drame invisible s'agite.
Il pleut.
Des téléphonistes nerveux
Tendent leurs fils. Un blessé râle
Abandonné sur un brancard.
On entend bourdonner des balles,
Des coureurs épuisés, hagards,
Approchent d'un pas qui chancelle.
Des munitions s'amoncellent.
Les shrapnells font un long bruit aigre et déchirant.
Assis au fond d'une tranchée,
Un soldat mange, indifférent,

Près d'une traverse ébréchée.
Fébriles un peu, précis, brusques et brefs,
Les chefs,
Qu'assiègent tous les cris de la bataille,
Travaillent!

L'Agent de liaison

LE ceinturon l'étouffe et le fusil lui pèse.
Il va, le front baissé, l'œil fouillant le chemin,
Il va, sautant les trous, les talus où, mauvaise,
Court la ronce des barbelés, l'ordre à la main.

De celui qui l'attend à celui qui l'envoie,
Il se défile, il tâtonne, il louvoie ;
Le combat lui est défendu,
Mais cet enfer, il le traverse ;
Ces champs que la mitraille adverse

Bouleverse

Il doit les parcourir

Et parcourir ces prés interminables,

Traverser l'air irrespirable

Et des fourrés et des marais impraticables,

Et parvenir,

Seul, inconnu, chétif.

Il porte l'ordre, pli hâtif,

Chiffonné, maculé de boue

Où les peut-être se dénouent.

Il porte le vivant secret

Des proches et lointains apprêts,

L'ordre d'attaque ou de retraite,

La victoire ou bien la défaite,

La manœuvre, chaîne d'acier,

Le repli, parade ou reprise,

Le choc aux farouches surprises

Ou le sacrifice dernier.

L'humble papier blanc l'hypnotise,

S'anime sous ses doigts crispés,

L'entoure d'une étrange et constante hantise

Dans ce vide des champs qui cherche à le happer.
S'il en devine l'importance
Il en ignore la teneur.
Il a le redoutable honneur
De provoquer le Sort à pencher sa balance.

Ce que les chefs n'osent livrer
Aux caprices traîtreux du fil téléphonique,
Aux mirages enchevêtrés
De brefs signaux énigmatiques,
Ils lui ont donné, simplement.
C'est à lui qu'incombe la tâche
D'arriver où plus rien n'arrive, aveuglément;
D'affronter seul, d'affronter sans relâche
L'invisible... s'y dérober.
Il ne veut pas, il ne peut pas tomber !

Son souffle est court, brûlant, la fatigue le presse,
Mais n'ôte rien à la souplesse
De son pas, à la tension
De tout son corps et de son âme
Qui, s'enivrant d'une sublime illusion,
S'est haussée au delà du drame.

Un moment de l'Histoire est en lui résumé.
Cette pensée il la fait sienne.
C'est elle la magicienne,
C'est elle qui l'a transformé
Au point que lui-même s'oublie.
Sa fièvre à sa fièvre s'allie;
Debout,
Jouant sans cesse son va-tout
Sous les obus courbant leurs invisibles arches,
Il devient, il n'est plus qu'une pensée en marche.

Les Hommes

ILS sont la foule anonyme et féconde
Dont la voix rit, tressaille ou gronde
Comme la voix profonde et vaste de la mer.

Ils ont connu les jours amers,
La misère, l'ennui, les sourdes injustices,
Les efforts épuisants
Et la monotonie — ô glas triste et pesant! —
Des sacrifices.
Le dégoût, la rancune ont d'un navrant burin
Fouillé leur front. La lassitude les étreint.

Depuis trois ans ils vont le long des mêmes routes
Et des mêmes chemins tortueux et dolents.
Depuis trois ans ils vont silencieux et lents
Au bord des canaux gris élever des redoutes.
Depuis trois ans l'exil à leurs fardeaux s'ajoute,
Les poursuit comme un vol d'invisibles frelons.
Les jours de trêve sont pour eux vides et longs.

Depuis trois ans les parois grasses des tranchées,
La fange molle des boyaux,
Les éclaboussements des pistes ébauchées
Leur tendent leurs traîtres gluaux.
Quatre hivers ils ont dû lutter contre la boue,
Mordant les pieds, calant les roues.
En se gelant sur eux
Elle les a changés en monstres ténébreux,
Les a vêtus de carapaces craquelées.
Sous les ciels bas frangés de brumes désolées.
Les marais au sous-sol fuyant
En se liquéfiant
Ont tenté de les enliser comme des choses
Et dans leurs souvenirs ils n'osent
Songer à ceux des leurs
Disparus dans le soir voleur,

Sucés par la plaine jalouse
Devenue une immense et fétide ventouse.

Le travail a voûté leur dos, raidi leur bras.
Ce travail plus féroce encore qu'un combat,
Ce dur travail interminable, impitoyable,
Infini comme leur douleur de misérables,
D'élever sur un sol spongieux, dévasté,
Sur des prés inondés, sur des plaines ouvertes
Où rampent les fossés couverts de mousses vertes,
Où nul ne peut se défiler et s'abriter,
Des massifs de béton, des lignes de défense,
De précaires abris de bois ou de gravats
Dont chaque madrier évoque une souffrance,
Dont chaque clou rappelle un clou du Golgotha.

Ces trois ans ont usé leur âme.
Fiers tournois de jadis couronnés d'oriflammes,
Franches luttes des communiers
Dont le cœur généreux de l'Ardenne à la Flandre
Fit en tous lieux, de siècle en siècle, entendre
Son chant justicier
Où sont vos gloires et vos cendres ?

Pourtant combien d'amis tombés, de camarades
Emportés par un soir pareil aux autres soirs
Sans jamais avancer ni reculer, sans voir
D'autre horizon rougir au feu des canonnades,
Brasier de colère ou d'espoir.
Toutes ces morts pauvres, tristes, mesquines,
Où le hasard devient une routine;
Toutes ces morts au long des jours
Brûlés par le soleil ou dissous par la pluie
S'égrènent et fuient
Comme les perles d'un collier trop lourd.

Ces hommes sont là. Ils attendent.
La bataille autour d'eux rôde et gronde, gourmande.
Que reste-t-il en eux des fièvres d'autrefois,
De cette inattendue et splendide colère
Dont les échos rageurs dans nos fagnes, nos bois,
Dans le creux de nos âpres roches séculaires
Un jour, voici quatre ans, roulèrent ?
Liège, Liège cri révolté
De Droit et d'Honneur violenté,
Haelen, Aerschot, Louvain, Termonde,
Torches de la ruée immonde,
Refrains de vos douleurs, hommes de mon pays,

Vous en souvenez-vous? Et du sol envahi,
Des villages brûlants, défendus rue à rue,
Des enfants fusillés au bord des canaux clairs,
De vos arrêts subits, de vos rages accrues
Vous en souvenez-vous? Jours traversés d'éclairs
Qu'illuminent les éternelles attitudes
D'un Lemman à Loncin, d'un Jacques à Dixmude,
Hommes de mon pays, jadis simples et doux,
Vous les premiers sur qui déferla la tourmente,
Vous en souvenez-vous?
Ils attendent, muets. Un ordre arrive... Ils chantent!
Il faut frapper, ils vont frapper.
Un instant a suffi, leur âme se révèle,
Un rire, un chant battent de l'aile...
Le cauchemar s'est dissipé.

Ils partent. Leurs groupes serpentent
Suivant les cahots de la pente.
Ils vont, mesurant leurs arrêts,
Ils vont, presque invisibles
Parmi les affouillements frais,
Et ces passerelles terribles
Dont les débris lavés pointent comme des os.
Entre les fils rouillés et rongés par les eaux

Ils vont de trou en trou, de cratère en cratère.
Leur marche s'alentit, se suspend, s'accélère.
Ils vont disséminés, petits, simples, joyeux,
Déroutants, émouvants, hardis et sérieux.
Couchés par les soufflets des obus, par le rire
Des mitrailleuses en délire
Beaucoup tombent. Ils vont. Beaucoup râlent. Ils vont.
Lambert, Teurlings, Dandois, Minne, Fosset, Sclavon,
Autant de noms, autant de gestes triomphales
Dont le superbe essor aux plus nobles s'égale.
Ils vont, ils vont toujours, touchent au corps à corps,
Un contre cinq, un contre dix. Leur ligne mord
La ligne adverse
Qui fléchit, se dérobe, oscille, se disperse.
Dans le brouillard troué de cruelles lueurs
Ils se battent comme on besogne
Et de ce travail de tueur,
De bûcheron qui hogne et cogne,
Dressé sur un amas de membres dévastés,
Ils font jaillir de la Beauté!

Les Prisonniers

Ainsi qu'un long chapelet gris,
Sur la crête se profile
La file
Des prisonniers assombris.

Ils approchent, les valides
Aidant ou portant les blessés,
D'un pas fourbu, morne, écrasé,
Stupide.
Tous ces uniformes souillés,
Arrachés, maculés, mouillés
Laissent une impression affreuse de misère

Et d'esclavage volontaire.
Certains gardent encor la capote ou le sac ;
Tous emportent dans leur bissac
Leur pain amer et noir.

O faces d'épouvante
Sous le casque pesant ou le bonnet crasseux,
Visages enfantins, masques durs et osseux
Mordus par la fatigue et la peur dégradante !
Ils parlent à mi-voix, quelquefois on entend
Des rires écœurants de brutes rassurées.
On voit des pansements suintants
Aux trous des vestes déchirées.
Des officiers cherchent à se cacher ;
Leurs soldats les trahissent,
Semblant ainsi se revancher
D'anciens et lâches sévices.

Par bandes, par paquets, par groupes, seuls parfois,
Les prisonniers affluent,
Masses veules, irrésolues,
Prussiens, Marins et Bavaois.
Eux aussi forment une foule

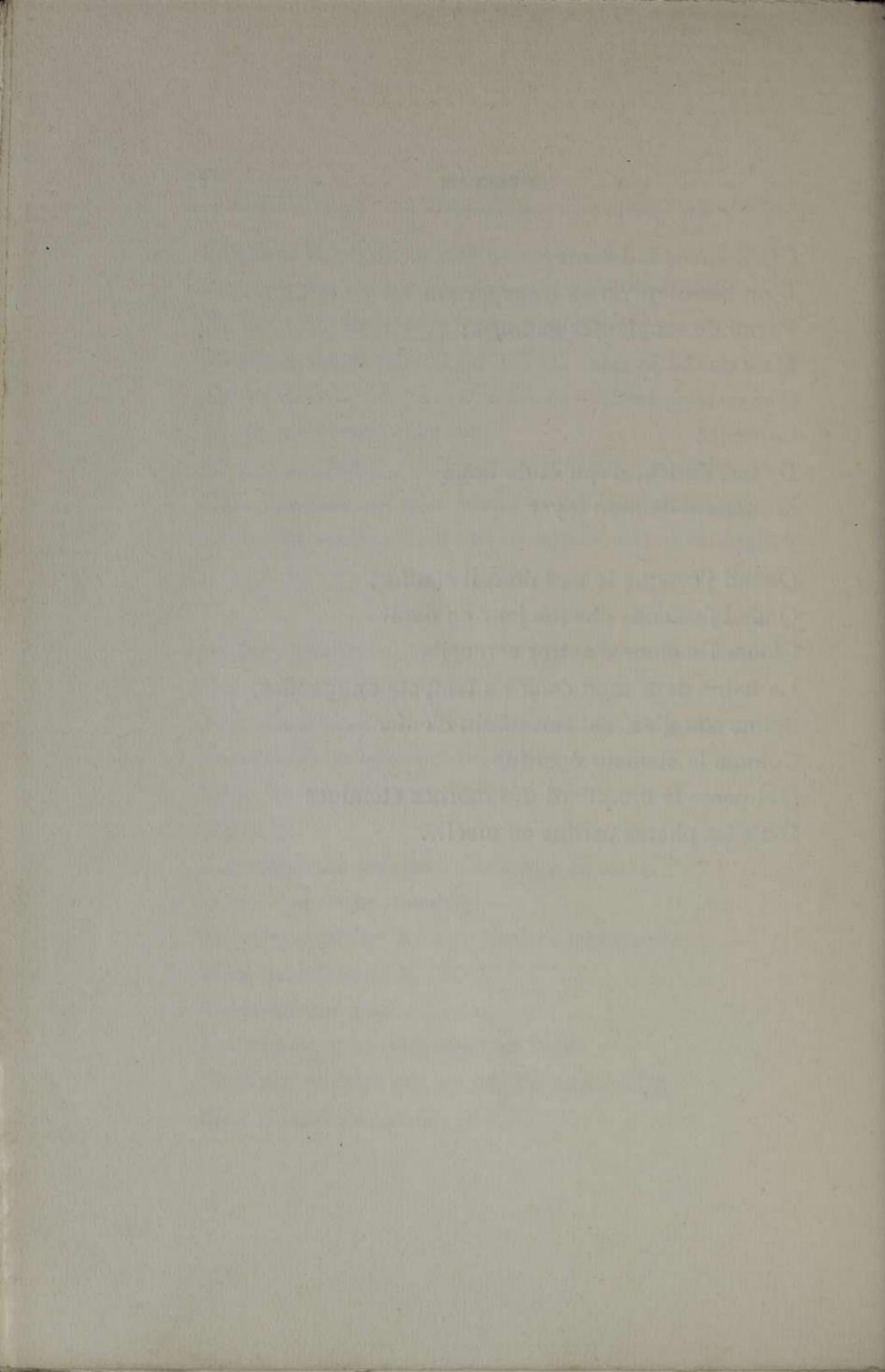
Aux rangs pressés qui lentement s'écoule.
Ces hommes nous ressemblent et souffrent comme nous.
Quelle âme sous ces fronts étroits se dissimule
Lorsqu'ils sont libérés de ces massacres fous
Auxquels la guerre nous accule?
En quoi diffèrent-ils de nous?
Ils veulent nous parler, nous dire leur fatigue,
Leur désir, qui nous est commun, du cher foyer;
La Force et le Mensonge qui se liguent
Pour les tromper, pour les griser, pour les broyer...

Ils ont vu l'effroyable et rouge sacrifice,
L'élan désordonné des corps, les gestes fous,
Les regards révoltés, flambants, l'affreux supplice
Des blessés, qu'on achève ou dont on est jaloux.
Ils ont vu, ils ont vu la mort inexorable
Multiplier sa gigantesque horreur,
Tomber du ciel, monter du sol, ingouvernable,
Saoule de chair et de fureur.
Ils ont, dans le tonnerre des rafales,
Entendu tous les cris des êtres déchirés,
Tous les sanglots et tous les râles
Et tous les chants que la bataille a dévorés.
Ils ont rampé sous le fauchard des mitrailleuses,

Grattant le sol de l'ongle afin de s'abriter,
Ils ont pétri du fer de leurs mains travailleuses,
Ils ont resté dans le barrage emprisonnés
Pendant des heures, immobiles,
Ils ont connu l'effroi de l'attente inutile
Et de ces succès effarants,
Ils ont souffert et, dernier deuil, restent vivants....
Ceux qui ont fait cela quel que fût leur mobile,
Le boucher ou le chef qui les guida, sont grands!

Et pourtant je les hais ces hommes, mes semblables,
Ces nains du drame formidable.
Je les hais pour le mal inconscient qu'ils font,
Celui qu'ils m'obligent de faire
Et je les hais parce qu'ils ont
Ma terre.
La raison me défend de haïr? Je le sais!
Jadis, des rêves insensés
M'avaient fait croire à la Justice fraternelle.
Mais quand je vois,
Droit devant moi,
Les champs, les villages, les bois
Dévastés comme par un vol de sauterelles;
Mais quand j'entends

Ces hoquets haletants
D'un blessé qu'on va transportant
Parmi de sanglantes gadoues;
Mais quand je sais
Que ce long fossé
Convulsé
De fer, de feu, d'eau et de boue
Me sépare de mon foyer
Pillé;
Quand j'évoque le mal dont il souffre;
Quand j'entends chaque jour en deuil
Clouer les clous d'autres cercueils
La haine dans mon cœur en tempête s'engouffre,
Sonne son glas, bat son tocsin d'enfer
Comme la clameur éperdue
Qui perce le brouillard des mornes étendues
Dans les phares perdus en mer!...



Le Calme

LE jour tombe. Il fait calme, oh ! calme, étrangement.
L'oreille bourdonnante
Souffre de cet immense et morne accablement
Qui succède aux heures tonnantes.
On n'entend rien. Plus rien ne bouge. Les fossés
Reflètent des roseaux minces, légers, fragiles ;
Les abris bétonnés sous leur croûte d'argile
Sont de lourds tumuli brunâtres, crevassés.
Le soleil meurt au loin. Cette flamme qui sombre
Sans une explosion de colère et de bruit,
Qui sombre lentement dans une vague d'ombre
Étonne et surprend aujourd'hui.

Le long du mince decauville,
En une interminable file,
Passent les lourds brancards, les blessés trébuchants
Et quelques égarés coupent à travers champs.
Ils sont trop loin pour qu'on entende leur souffrance
Se débattre, gémir :
C'est un cortège de fantômes qui s'avance.
Le silence inquiet ne peut se définir :
C'est le calme impénétrable
D'un coin de terre atrophié.
Craintif, un oiselet s'essaie à pépier
Et de sourdes rumeurs courent insaisissables.

Le ciel est triste ; l'air humide. Le sol gras
S'encombre de débris d'armes et de gravats.
Un bout de pansement fait une tache blanche
Dans l'herbe. Avec la nuit monte l'odeur des morts.
Au bord d'un parapet, épointée, une branche
Ressort.
Il fait calme. Il fait doux. L'heure trouble balaie
Une épaisse vapeur qui filtre entre deux claies.
Les sournoises exhalaisons
De l'invisible et lent poison
Dont l'eau des entonnoirs demeure saturée

Rampent dans les bas-fonds des lignes effondrées.
La fatigue s'attaque aux nerfs. Le calme aussi.
La machine humaine s'épuise.
L'orgueil d'avoir vaincu, la foi qui galvanise
Retombent. Le corps se rend à merci.
On s'étonne de vivre, la peur s'insinue
Dans les veines, ondule en frissons sous la peau,
Prête au danger passé des formes inconnues
Ronge les courtes heures de repos.
Le silence partout et partout le silence
Après l'énorme bruit, après tant de clameurs,
Le grand silence au guet, le silence semeur
De crainte vague où plane une immense souffrance.

On songe à tous ces morts qui regardent le ciel,
Aux blessés oubliés dont l'appel s'inquiète,
Aux amas pestilentiels
Où le souffle brisé de l'agonie halète.
On songe à tous ceux-là qui viennent de tomber.
Leur chute a pris de notre force
Et notre régiment dans son sang embourbé
Est comme un chêne atteint au profond de l'écorce
Que la foudre a frappé, que l'orage jaloux
Menace de frapper encore.

Que fait l'Allemand devant nous ?
Quelles masses sur nous amènera l'aurore ?
Devrons-nous mourir ou plier ?
De qui la nuit de poix sera-t-elle complice ?
Par quelle loi faut-il que le sort s'accomplisse ?
Pourquoi fait-il si calme ? O dormir, oublier !

Pourtant malgré la lâche et soudaine détente
De nos corps éreintés,
De nos cerveaux faits pour la vie aimante,
Nous gardons une obscure et tenace fierté.
Nous sommes les vainqueurs. Notre terre nous reste.
La barrière des morts, des pauvres morts atteste
La sauvage vigueur de notre dernier geste,
Soulignant d'un trait noir notre rude serment.

Le jour tombe. Il fait calme, oh ! calme, immensément.

Les Morts

LES morts jonchent la terre.
Depuis trois jours on les enterre.
Depuis trois jours les brancardiers
Fouillent les secrets du charnier
Tels de douloureux nécrophores ;
Chaque pas en découvre encore.

Trois coups de pelle ; un bref salut
Et puis la recherche lassante
Reprend, de talus en talus,
Ses pauses, sa marche glissante.

Entre les lignes, rien : des relents d'abattoir,
De sang séché, de pourriture
Dispersés par les vents du soir.
Sur les civières les poisseuses couvertures
Abritent des rigidités
Terribles.

On aperçoit un pied botté,
Une main cireuse, paisible,
Parfois des cheveux blonds ou bruns.
Qui est-ce? Un mort, terme commun
Qu'on dit avec une fatigue machinale.

Auprès des postes de secours, morgues banales,
Des moustiques, gorgés, se groupent essaims.
On marche dans le sang. Infirmiers, médecins,
Recrus, s'asseyent près des morts, devant la porte
En attendant que les voitures les emportent.

Une croix portera leur nom aux cimetières
Chaque jour agrandis,
Dans ces champs de repos, jadis champs de prières,
Où reposent si mal les humbles morts raidis
Sous l'uniformité simple et grave des tombes
Que détruisent parfois les obus ou les bombes.

Comme ils sont grands ces morts, de toute la douleur,
De tout le désespoir que leur dépouille évoque,
Grands par leurs plaies et par leurs loques,
Par notre indifférence apparente au malheur
Qui les chasse de nos pensées
Et nous fait plaisanter la sinistre Épousée,
Celle qui les a pris, celle qui nous prendra,
Alors que nous frôlons les croix éparpillées,
Un peu partout, ouvrant leurs bras,
Sur les coquelicots des jachères rouillées.

Comme ils sont grands ces morts qui viennent de mourir!
Sur eux seuls la Victoire
Nous semble se pencher comme pour les bénir.
Ils sont les artisans des tâches méritoires,
Ils sont les inconnus qu'on oubliera demain,
Les disparus et les obscurs qui font l'Histoire!
Ils sont les pierres du chemin,
Ils sont la poussière sacrée
Que baiseront un jour les foules délivrées!
Ils sont notre âme et notre pain!

Pourtant ils sont perdus dans l'innombrable somme
Qui, de la mer du Nord aux monts Saloniciens,

Holocauste quotidien,
Couvre le sol d'un tapis d'hommes.
Et tout ce sang aux tons grenats,
Ce sang de rachat ou d'épreuve,
N'est rien qu'une goutte du fleuve
Ceinturant les pays en rut d'assassinats.
Pleurez, mères, vierges et veuves
Sur ces bords que l'écume bat.
Le niveau monte, monte, monte,
Déluge qui rougit le crêpe de vos deuils.
O Femmes, écoutez les crimes que raconte
Le flot pourpre venant éclabousser vos seuils.

O morts que chaque jour entasse !
O morts de tous pays ! ô morts de toutes races !
Frères et ennemis,
Je pleure sur vous tous, innocents ou coupables ;
Le don de votre vie est le geste admirable
Qui vous absout ou qui vous ouvre l'infini.

Vous qui obéissiez aux forces des Ténèbres,
Que le passant respecte vos terrils funèbres.
Et vous,

Jeunesse aux yeux d'azur étoilés de lumières,
Hommes de la plus grande guerre,
Soyez par les vivants adorés à genoux.

Un idéal est né de votre sacrifice,
Morts, vous n'êtes pas morts en vain,
Pour que son règne s'accomplisse,
Il lui fallait un tel levain.

L'Avenir vous doit sa revanche consolante.
Ce qui naîtra de vous, purs, immortels tombeaux,
Ce n'est pas une gloire aux fanfares hurlantes,
Aux voiles en lambeaux,
Ce n'est pas le succès d'un pays ou d'un homme.
Morts de l'Yser, morts de la Marne et de la Somme,

Ce qui naîtra de vous, c'est une autre façon
D'aimer la vie et ses leçons,
De la comprendre et de la vivre,
De l'étendre au delà des peuples et des livres.

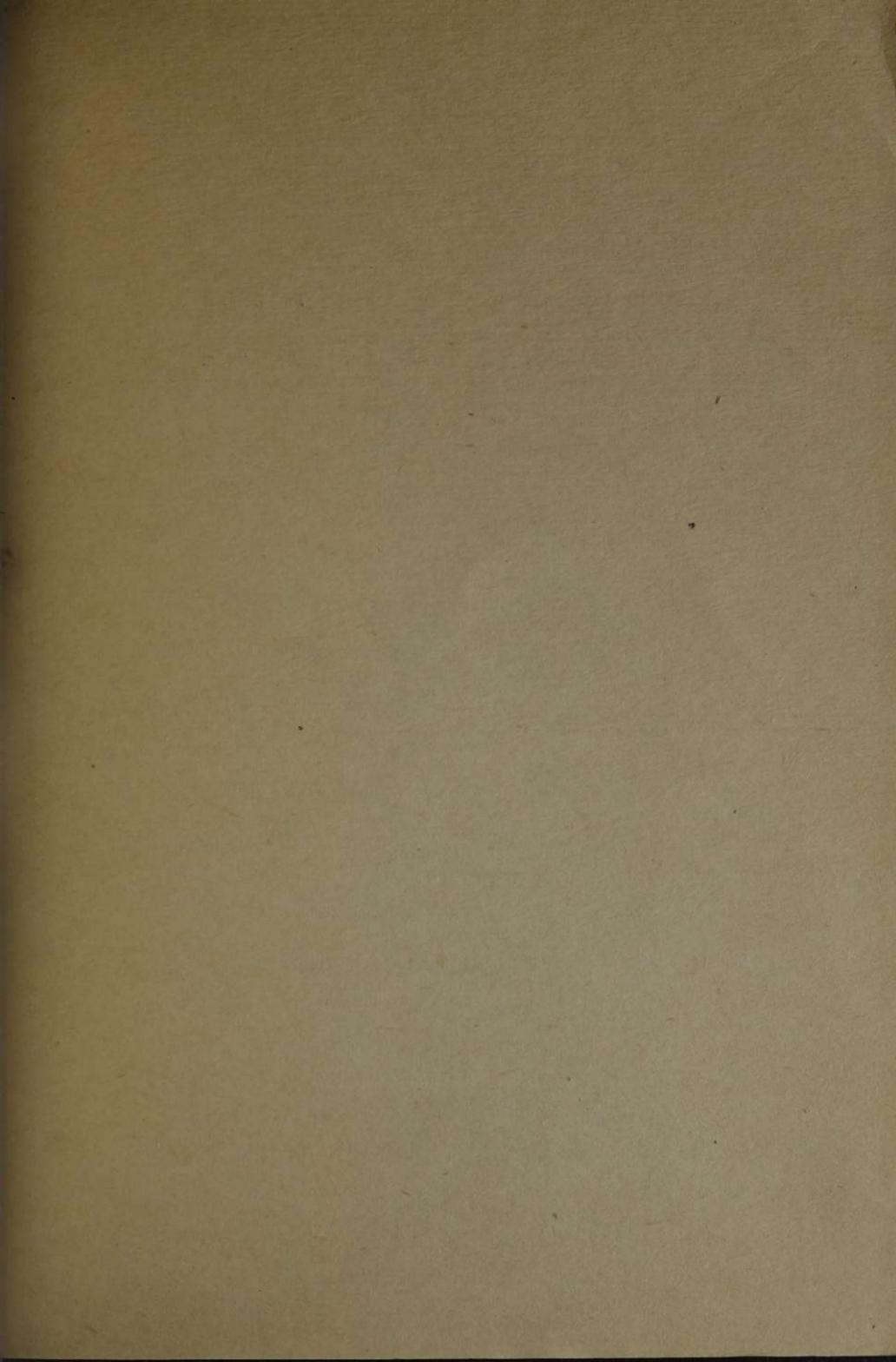
Ce que vous préparez, de sillons en sillons,
C'est l'hosanna vainqueur des nouvelles Sions. —
Pleurez, mères, vierges et veuves! —
C'est le soleil des ères neuves!

TABLE

	PAGES
L'Aube	5
L'Alerte	9
Les Chefs	15
L'Agent de liaison	19
Les Hommes	23
Les Prisonniers	29
Le Calme	35
Les Morts	39

N° 503. — BRUX. IMPR. J. LEBÈGUE & C^{ie}.

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



ML

A

6537